

Lausanne, le 27 décembre 1879

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **17 (1879)**

Heft 52

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-185446>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au m. s. r. Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en adressant par écrit à la Rédaction du Conteur vaudois. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 27 Décembre 1879.

L'hiver est rude. La neige persiste sur les campagnes; loin des grandes routes et des centres habités règne un silence à la fois triste et imposant. Dans les villes comme sous les toits de chaume, il est bien des misères connues et bien des misères ignorées.

Que tous ceux qui peuvent y apporter quelque soulagement le fassent. Dieu s'en souviendra.

Ce long deuil de la nature, ces souffrances du pauvre, les dernières heures de 1879 qui vont sonner, les vides qui se sont fait dans nos rangs pendant les douze derniers mois, tout fait éprouver le besoin de s'entourer de ceux qui nous sont chers et de reprendre dans l'union et la paix de la famille de nouvelles forces pour commencer un nouveau voyage.

Il est vrai que ces impressions sont parfois très passagères. On a vu maintes familles brouillées pendant le courant de l'année, profiter de cette circonstance pour se réconcilier, — quittes à se « rebrouiller » huit jours après sous un prétexte plus ou moins futile.

Nous n'en finirions pas si nous voulions faire le narré des effusions, des déboires sans nombre et des inconséquences de ce jour à double face. Car enfin, mon cher, de quoi me félicitez-vous ? De ce que hier c'était le 31 décembre et qu'aujourd'hui c'est le 1^{er} janvier ? Mais ce n'est pas moi qui ai fait cela. Me félicitez-vous peut-être de ce que j'ai une année de moins à passer dans cette cohue et ces misères qui m'entourent ? Ce serait peut-être plus raisonnable ; mais telle n'est point votre idée. Vous me souhaitez une bonne année, et cependant avec toutes vos protestations d'amitié vous aurez soin, si vous êtes négociant, de renchérir le plus possible ce que je veux acheter ou de me faire concurrence.

Le jour de l'an, c'est inouï comme on vous aime, comme on vous adore. Le lendemain, c'est autre chose. On calcule combien on a donné et combien on a reçu ; on cherche à se souvenir si ceux à qui on a donné avaient l'air satisfait. Le surlendemain, les doux épanchements se refroidissent, l'aridité et le positivisme des affaires reprennent le dessus ; et tel qui vous ouvrait gracieusement son cœur et sa bourse deux jours auparavant, vous dira : « Mon ami, nous sommes revenus à la saison ordinaire de

janvier, le thermomètre est à la glace et le baromètre annonce la neige. »

Malgré cela, nul ne veut déroger aux anciens usages : c'est affaire d'habitude.

Une méprise.

La scène se passe dans une petite ville universitaire de l'Allemagne du Sud. Sur sa rue principale, antique et sinueuse, donne une de ces maisons hautes et étroites auxquelles le langage populaire a prêté le nom caractéristique d' « Essuie-mains. » Sur le devant, chacun de ses quatre étages servait de logis à un étudiant. Les bourgeois, comme de juste, logeaient sur la cour. Le digne piédestal de cette superposition des quatre facultés était formé, au rez-de-chaussée, par un débit de bière.

A l'époque dont nous parlons, cette intéressante construction abritait sous son toit quatre fils de la libre Helvétie.

Le locataire du troisième se vouait à l'étude du droit. La théologie avait fixé ses pénates au second étage, et la philosophie, — cela paraît naturel, — s'était installée aussi près que possible des nuages. La médecine, enfin, campait dans les bas fonds du matérialisme, immédiatement au-dessus du débit de bière.

Fidèle aux antiques traditions, le représentant du droit était devenu propriétaire d'un chien de forte taille, porteur d'un grand nom historique. A une remarquable beauté physique, César joignait les dons d'une intelligence supérieure.

Ces qualités lui avaient très promptement acquis la bienveillance sans bornes de son maître.

Au bout de quelques semaines, César pouvait se vanter de la possession incontestée du canapé. Etendu pendant de longues heures sur les coussins moelleux, il passait des moments d'une rêverie délicieuse, songeant tantôt aux batailles et tantôt aux belles, savourant en imagination les produits de la boucherie et méprisant de toute la hauteur de ses nobles instincts, et d'un troisième étage, la vie plébéienne du plus grand nombre de ses semblables.

Dépendant le sybaritisme universitaire a aussi ses « combles, » et César en fournit bientôt la preuve. Il finit par découvrir que l'appartement renfermait un lieu de repos plus distingué encore que le ca-